

« De grâce, ne m'enterre pas en Égypte » ou La transmission de la Tradition Vivante¹

*En nocturne chymie de Pénélope se découde
le linceul fatal de l'Art enseveli².*

L'histoire biblique de Jacob et de son fils Joseph est bien connue, et nous n'en étudierons qu'un épisode précis.

Canaan subit une famine, et ses habitants doivent se rendre dans la riche terre d'Égypte pour y acheter des vivres. Les dix fils aînés de Jacob, longtemps après avoir vendu Joseph par jalousie, descendent dans le pays du Pharaon dont le bras droit n'est autre que leur petit frère disparu. Après moult péripéties, la famille est à nouveau réunie ; Jacob retrouve son fils chéri Joseph, et, sentant sa mort prochaine, il obtient de lui la promesse de ne pas être enterré dans cette terre étrangère.

Cette requête semble, à première vue, traduire un attachement naturel à son pays de naissance. Les rabbins en donnent une explication bien plus profonde.

Introduction

La descente de Joseph en Égypte s'identifie à celle de l'esprit d'en haut dans ce monde-ci, autrement dit d'Ulysse dans l'ancre du Cyclope Polyphème, du Petit Poucet dans la maison de l'ogre, là où se trouvent les richesses, le corps (la parole), le blé, et la mesure.

¹ Cet article se base sur un cours d'hébreu donné à Schola Nova. Tous les hébraïsants sont les bienvenus à ces cours gratuits d'exégèse biblique et rabbinique ; il y a aussi des cours gratuits pour débutants.

² E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope I*, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 7.

La famille de Jacob est attirée en Égypte par le désir manducatif, puisqu'elle vient y chercher de la nourriture, tout comme Hansel et Gretel alléchés par le pain d'épices, ou Adam et Ève tentés par le fruit défendu. Dans tous les épisodes mentionnés, l'aventure semblera fatale, du moins au commencement.

L'esprit descendant dans ce monde s'y fait prendre au piège. En sortir devient par conséquent son souhait le plus cher, qui ne se réalisera qu'avec l'amour et le fil d'Ariane ; ce même fil est indispensable au lecteur des Écritures Saintes, s'il veut éviter de se perdre dans le labyrinthe.

Quand Joseph arrive en Égypte, il est esclave puis incarcéré, mais petit à petit, tout le peuple égyptien tombe sous son pouvoir. A contrario, l'homme charnel domine au début et vit inconsciemment sur un volcan qu'il ne connaît pas, mais à la fin, il sera pour ainsi dire le dindon de la farce : le volcan réveillé le pillera. C'est ce qu'enseigne l'histoire d'Ésaü, l'homme poilu tout fait, l'aîné et le plus fort au début, qui finit par être pillé et « supplanté » par son frère Jacob-le-béni, dont la racine עֵקֶב, *aqov*, signifie « plante du pied ».

Genèse 47, 29³

Comme les jours d'Israël s'approchaient de la mort, il appela son fils Joseph. Il lui dit : Si j'ai donc trouvé grâce à tes yeux, place, je t'en prie, ta main sous ma cuisse, et tu feras avec moi miséricorde et vérité ; de grâce, ne m'enterre pas en Égypte.

Dans le verset, le mot נָ, *na*, « donc », « je t'en prie », « de grâce », est répété trois fois. La valeur numérique totale est de 153, puisque le נ vaut 50 et le נ 1, c'est-à-dire exactement la quantité des poissons de la pêche miraculeuse de l'Évangile⁴, et la somme des lettres du mot « la Pâque », חַפְּסָה, *hapesah*, le passage du Seigneur ici-bas.

« Comme les jours d'Israël s'approchaient de la mort, il appela son fils Joseph »

Rachi commente ce verset de la manière suivante :

Quand on écrit que quelqu'un s'approche de la mort, cela signifie qu'il n'a pas atteint l'âge de ses Pères : Isaac vécut 180 ans et Jacob 147. Au sujet de David, on parle aussi d'approche : son

³ L'ordre dans lequel nous présentons les commentaires n'est pas toujours celui du texte.

⁴ Jean 21, 11.

père vécut 80 ans et lui, 70. « Il appela son fils Joseph », c'est-à-dire celui qui détenait le pouvoir d'agir.

Le Midrache Rabba (§ 5) précise :

Pourquoi n'appela-t-il pas Ruben ou Juda, car Ruben était l'aîné, et Juda, roi ? Ce n'est pas à eux qu'il s'adressa, mais à Joseph. Pourquoi donc ? Parce que c'est lui qui avait le pouvoir d'agir. Voilà pourquoi « il appela son fils Joseph » : c'est que l'heure de la transmission était venue pour lui.

Jacob n'a pas vécu autant que ses Pères, c'est-à-dire qu'il n'a pas encore transmis sa bénédiction. Ayant atteint la pleine maturité, le stade de l'adéptat, la fin du Grand Œuvre, comme un homme pubère apte à transmettre sa semence, Israël appelle son fils.

Le Zohar⁵ remarque qu'on le nomme *Jacob* quand on parle de sa vie, mais *Israël* quand il approche de la mort⁶, en raison du fait que ce nom-ci est plus noble que le premier.

Israël est, dans ce verset, le nom de celui qui transmet, c'est-à-dire un Jacob transformé, plus mûr.

Pourrait-on associer Jacob, pendant sa vie en Égypte, à un roi pauvre monté sur un âne, et Israël, lors de son départ de ce pays, à un roi glorieux monté sur un cheval ?

L'âne et le cheval jouent un rôle très différent dans les récits traditionnels⁷. Seul l'âne peut emprunter les chemins caillouteux et difficiles de ce monde-ci.

Tressaille d'allégresse, fille de Sion ! Pousse des acclamations, fille de Jérusalem ! Voici que ton roi s'avance vers toi, juste et sauvé, pauvre et monté sur un âne et sur un ânon, fils d'ânesses⁸.

Par contre, le Père, prêt à quitter cette terre, abandonne son âne pour enfourcher une monture aérienne bien plus majestueuse : le cheval, « la plus belle conquête de l'homme ».

Les chevaux sont les vents, comme si on disait : Hippotès qui chevauche les vents, engendra Éole dont le nom signifie «

⁵ Zohar, 221b, § 245.

⁶ On observe cette distinction dans les versets 27 et 28 du livre 47 de la *Genèse*.

⁷ Voir *Midrache Chemot Rabba* chap. 8, § 1, et E. d'Hooghvorst, *op.cit.*, pp. 351 à 356. Cette confusion entre l'âne et le cheval a laissé des traces dans nos langues. En néerlandais, « *chevalet* » se dit *schildersezel* (littéralement « âne du peintre »), et si Saint Nicolas est monté sur un âne, Sinterklaas, son homologue flamand, est, quant à lui, monté sur un cheval.

⁸ *Zacharie* 9, 9. Voir aussi *Matthieu* 21, 9, décrivant l'entrée de Jésus à Jérusalem à dos d'âne.

agile », « rapide ». Hippotès a donc engendré un fils semblable à lui, agile et rapide, chevauchant les vents auxquels il avait été préposé par Zeus, comme les Adeptes de l'Art chymique qui se déplacent avec l'agilité et la rapidité du vent jusqu'aux extrémités du monde. Préposé aux vents : les faisant souffler à son gré. On verra donc en Éole comme en Ménélas, une image de l'Adepté, et nous le comprendrons mieux d'après les œuvres mêmes de ce fameux cavalier aérien⁹.

Comment l'homme charnel serait-il en état de percevoir un maître sur son cheval aérien, lui dont la vue se limite aux écorces asinesques et terrestres ? N'y a-t-il pas, de plus, diverses sortes d'ânes difficiles à distinguer : des ânes ordinaires, souillés par le rut, de très jeunes ânes, des ânes savants, des ânes châtrés, des ânes farcis ?

Israël transmet le secret, mais à qui le transmet-il ? À Joseph, qualifié de *fi*ls, c'est-à-dire à celui qui est son héritier, qui est digne de recevoir. Cette dignité ne dépend ni d'un titre royal ni d'une position hiérarchique dans la famille. Le maître laisse à Dieu le choix délicat du successeur, pour éviter d'en porter la trop lourde responsabilité. La désignation provoque peut-être un grand étonnement auprès du père, comme ce fut le cas pour Isaac, stupéfait d'avoir béni Jacob et non Ésaü.

Suffit-il pas que nous transmettions le flambeau de Dieu dans ce monde obscurci sans nous préoccuper de celui qui le recevra ? Car le reçoit qui veut, et non pas qui nous voulons¹⁰ !

Le candidat au don doit s'offrir, et sa candidature est certainement aussi appuyée par une opération occulte. En outre, il sera longuement éprouvé avant d'être élu, puisqu'il faut qu'il soit vide de tout préjugé et de tout « moi ».

Il suffit d'un abandon sincère, d'une gratuité véritable, d'une rupture des ressorts de l'ego, pour que, la grâce circulant à nouveau, le don réapparaisse dans toute sa stupéfiante splendeur¹¹.

Ainsi, on comprend, grâce au Midrache et au Zohar, qu'Israël est d'une *autre* nature que Jacob, c'est-à-dire un Jacob pubère, et que Joseph est un *autre* Jacob, c'est-à-dire son successeur, comme l'indique le verset suivant : « Voici les engendremens de Jacob : Joseph »¹².

⁹ E. d'Hooghvorst, *op.cit.*, p. 50.

¹⁰ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXXIV 39'.

¹¹ Louis Cattiaux, *Art et Hermétisme, [Œuvres complètes]*, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 344.

¹² *Genèse* 37, 2 ; cf. aussi les commentaires passionnants du *Midrache Berechit Rabba*, chap. 84, § 5 e.s.

Quand un sage ici-bas, tel Jean-Baptiste, annonce qu'« un autre viendra après moi »¹³, on peut donc le comprendre de deux manières différentes mais complémentaires :

- un autre, *alius*, d'une autre nature. C'est-à-dire que de roi pauvre monté sur un âne, il devient adepte glorieux monté sur un cheval.

- un autre, *alter*, de la même nature. C'est-à-dire qu'un nouveau témoin vient assumer le même rôle.

Le Midrache Tanhouma¹⁴ insiste sur le fait que le Patriarche ne fait que s'*approcher* de la mort, sans mourir effectivement. Les rabbins ajoutent que ce maître en fin de vie « n'a pas de pouvoir le jour de sa mort »¹⁵, c'est-à-dire qu'il perd ce jour toute sa puissance, puisqu'il s'en dépossède au profit de son héritier, devant lequel il s'humilie en quelque sorte. Ils s'appuient sur plusieurs exemples : Moïse, peu avant sa mort, est privé de ses trompettes, que le Saint-béni-soit-Il lui prend pour les cacher¹⁶ ; ce même Moïse n'intervient plus pour punir un méchant qui commet un méfait devant lui¹⁷ ; David, toujours qualifié de « roi », perd ce titre lorsqu'il s'approche de la mort¹⁸.

Cette passation est représentée dans les tableaux traditionnels de l'Annonciation : l'ange Gabriel s'humilie devant la Vierge Marie, c'est-à-dire qu'il se place en bas par rapport à elle.

« De grâce, ne m'enterre pas en Égypte »

Pourquoi cette demande si pressante ? Israël n'ignorait certes pas que l'Égypte était la terre de l'Osiris démembré. Rachi expose 3 raisons. Sa poussière finira en vermine qui grouillera sous mon corps. Ensuite, ceux qui meurent hors du pays ne pourront revivre qu'en roulant par des souterrains. De plus, il faut éviter que les Égyptiens ne me rendent un culte idolâtre.

Ces trois explications, en fait, se rejoignent.

En Égypte, cela finira la vermine

La pourriture marque la fin de la vie charnelle : nos corps sont mortels et se décomposent, pour le plus grand bonheur des bestioles qui

¹³ Matthieu 3, 11.

¹⁴ Voir *Midrache Tanhouma* sur *Genèse* 47, 29, § 2.

¹⁵ *Ecclésiaste* 8, 8

¹⁶ Cf. *Nombres* 10, 1 à 10.

¹⁷ L'Israélite Zimri ramena Kozbi, une Midyanite, à l'intérieur de sa tente, sous les yeux de Moïse et de tous les enfants d'Israël. Moïse n'intervint pas, mais c'est Pinhas qui les tua tous deux pour les punir de leur comportement. On trouve cet épisode dans le chapitre 25 des *Nombres*.

¹⁸ Comparez en ce sens *I Rois* 1, 1 et *I Rois* 2, 1.

s'en régaler. Cette leçon largement connue ne contentera pas les curieux.

L'enseignement d'un prophète risque, lui aussi, de terminer en vermine, si une troupe parasite et méprisante s'empare de son héritage exotérique, l'exploite à son profit en l'émasculant, et s'évertue à en sceller l'accès aux autres.

Malheur à vous, docteurs de la loi, parce que vous avez enlevé la clef de la science ; vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés¹⁹.

Le Midrache Rabba précise que c'est la *fin* de la terre d'Égypte qui se gâte en vermine. On peut donc l'entendre comme une fin ou limite géographique, à savoir l'extrémité basse de la colonne vertébrale, là où se situe le sacrum recelant le mystère *sacré* de Dieu. Dans ce cas, le ver symboliserait le sexe animal dont est recouvert le Dieu, le rut animal qui l'enterre et l'empêche de parler :

Ô pure essence incluse dans la pure substance qui gémit avec l'homme déchu²⁰.

« Et moi qui suis un ver et non un homme »²¹, récitait-on, selon le rituel catholique traditionnel, le Jeudi Saint lors du dépouillement des autels, et à Matines le Vendredi Saint, c'est-à-dire avant la résurrection du Christ. Notre sexe animal est déchu ; il ne faut pas nier ou rejeter cette réalité, les appétits et les besoins de la bête étant *comme des fonctions naturelles indispensables au maintien de la vie incarnée, fonctions dont nul ne doit être fier et dont nul ne doit avoir honte, car elles sont passagères*²².

Peut-être le vrai sexe de l'homme ressuscitera-t-il un jour ? Peut-être le gémissement du rut animal sera-t-il remplacé par un son cristallin ? La répression morale, leitmotiv de nombreuses religions, n'apporte aucun remède définitif à notre animalité, accident prévu par Dieu.

Paradoxalement, et c'est d'un humour détonant, l'institution ecclésiastique arbore au sommet de tous ses clochers, le symbole même du sexe régénéré : le battant dans la cloche, lui dans elle, symbole de l'union de l'homme et de la femme unis en une matière métallique produisant un son harmonieux. Même si l'homme est victime d'« un sexe honteusement rêvé »²³, il ne faut pas qu'il « imagine un Paradis sans sexe »²⁴.

¹⁹ Luc 11, 52.

²⁰ Louis Cattiaux, *op.cit.*, XXXIX, 8.

²¹ Psaume 22, 7.

²² Louis Cattiaux, *op.cit.*, XXIII, 15.

²³ E. d'Hooghvorst, *op.cit.*, p. 258.

²⁴ *Ibidem*, Aphorisme 81, p. 418.

Les Égyptiens pratiquent l'idolâtrie

L'idole, en grec εἶδωλον, *eidôlon*, « image », « simulacre », est une chose morte qui rappelle une chose vivante. Il serait trop simpliste de réduire les idoles aux seules statues, dont tout le monde sait qu'elles ne sont que des amas de pierres et de matières inertes, par conséquent incapables de voir ni d'entendre.

La citation qui suit laisse entendre que l'être humain exilé, celui dont les sens ne sont pas encore éveillés, est une idole qui s'idolâtre elle-même. De nos jours, on atteint le sommet du culte de ce petit « moi », soigné et bichonné par un *wellness* omniprésent, que l'on confond trop souvent, soit volontairement soit par ignorance, avec la véritable Tradition.

C'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent ni ne comprennent. Et pour eux s'accomplit cette prophétie d'Isaïe : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point ; vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez point. Car le cœur de ce peuple est devenu insensible ; ils ont endurci leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, qu'ils n'entendent de leurs oreilles, qu'ils ne comprennent de leur cœur, qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse²⁵.

Le Midrache Rabba enseigne que non seulement l'idolâtre, mais aussi l'idolâtré sera puni. On comprend dès lors encore mieux la requête d'Israël qui craint de devenir un dieu idolâtré par les Égyptiens, car « sur tous les dieux de l'Égypte j'exercerai des jugements »²⁶.

L'idolâtrie revêt plusieurs formes : on rend un culte à l'âne qui porte le Christ (alors que seul le Christ glorieux mérite d'être adoré) ; on rejette le Christ par dégoût de l'âne (lorsque le Christ ne nous est accessible qu'au travers d'une peau d'âne châtré).

La révélation divine ici-bas s'expose au risque de la mort idolâtrique, par le simple fait de se figer dans un texte écrit qui sera mal compris, s'il est lu sans l'esprit de son auteur, ou, diraient les hébreux, sans les voyelles reçues par cabale. L'enseignement est dans ce cas momifié, déformé, trahi :

Ce sont toujours les mêmes qui enseignent le monde et qui sont les plus méprisés pendant leur vie et les plus trahis après leur mort²⁷. Mais il nous faut revenir sur le rôle de Typhon que Plutarque interprète dans le sens d'un *démembrement*, un

²⁵ *Matthieu* 13, 13 à 16.

²⁶ *Exode* 12, 12.

²⁷ Louis Cattiaux, *op.cit.*, I, 73.

ensevelissement et un *obscurcissement du discours sacré*, effaçant à mesure ce qu'Isis écrit pour l'instruction des hommes²⁸.

Comment éviter alors qu'un sage ne soit idolâtré ? Grâce à la présence d'un herméneute inspiré. Si le père a un héritier, ce dernier veillera à donner le sens droit (et non sinistre) de l'enseignement précédent. En termes bibliques : en permettant au prophète de rester près du chêne de Mamré (ממרא, *mamré*), c'est-à-dire près d'un arbre qui parle (מאמר, *meamar*) ou disciple vivant. « C'était du temps où les arbres parlaient »²⁹.

L'idolâtre est puni par le fait qu'il ne comprend pas véritablement l'image ; l'idolâtré est puni car il est rendu muet dans un culte mort, comme un papillon desséché et cloué dans une collection sous verre.

L'Évangile de Mattieu se termine par cette promesse : « je serai avec vous toujours, jusqu'à la fin du monde », à condition qu'il ait des disciples...

Israël craint de devoir rouler par des souterrains

Le Midrache Rabba³⁰ développe ensuite une notion très connue des juifs, le fameux *guilgoul mehilot*, תולדות המילות, littéralement « roulement des souterrains ». Tous les dictionnaires classiques s'accordent sur sa définition : il s'agit des morts qui roulent, à travers des galeries souterraines, depuis leurs tombes en pays étranger jusqu'en Terre Sainte, afin d'y ressusciter. Ce voyage constitue une souffrance. Les rabbins évoquent l'histoire du prêtre Pachhour qui subit une double mort en exil :

Et toi, Pachhour, et tous les habitants de ta maison, vous irez en exil. Tu iras à Babylone, et là tu mourras et là tu seras enterré³¹.

Le Saint-béni-soit-Il a prévu une issue au cas où un juste est enterré en dehors du pays : il creuse des passages souterrains pour lui permettre de revenir en terre d'Israël. La discussion rabbinique s'appuie sur le verset suivant :

Voici que je vais ouvrir vos tombeaux, et je vous tirerai de vos tombeaux, ô mon peuple, et je vous ramènerai sur le sol d'Israël. Et vous saurez que je suis le Seigneur, quand j'ouvrirai vos tombeaux et que je vous en tirerai, ô mon peuple. Je mettrai mon

²⁸ E. d'Hooghvorst, *op.cit.*, p. 362. Les caractères italiques sont nôtres.

²⁹ *Ibidem*, p. 209.

³⁰ Nous renvoyons le lecteur à ce dialogue passionnant du § 5, dont nous ne présentons qu'un résumé.

³¹ *Jérémie* 20, 6.

souffle en vous et vous vivrez ; et je vous ferai reposer sur votre sol³².

Israël craint cet enfermement dans un lieu étroit³³ et impur ; il attend d'être mis au large et de remonter depuis cette terre jusqu'à son propre sol, car « le Seigneur donne une âme au peuple qui est sur son sol »³⁴. Il veut éviter à tout prix les deux morts subies par Pachhour : mourir en Égypte, et y rester enseveli.

Le dieu emprisonné dans les liens de l'exil est comparable à un métal pris dans sa gangue :

L'or en sa mine ne s'y trouve pas nécessairement dans sa terre pure. La minière lui est une terre d'angoisse tant qu'il y gît sans chymie³⁵.

La sortie de la prison est décrite comme une souffrance :

Ulysse est le personnage central du poème. En grec, Ὀδυσσεύς, signifie « l'irrité ». Ce terme convient parfaitement à l'or dont la douleur s'irrite dans les souffrances du Grand Œuvre qui lui sont comme la passion nécessaire à sa résurrection³⁶.

L'or peut également être prisonnier dans les traités d'alchimie, lorsqu'on les lit sans Y, sans le fil de Pénélope ou d'Ariane.

L'ouverture du passage se dit, en termes orientaux, ouverture des chakras. La divinité enroulée au bas de la colonne vertébrale, la kundalini, doit remonter par celle-ci afin de retrouver son sol pur. Dans l'homme ordinaire, la muraille est fermée : il faut une opération spéciale, un violent coup de bélier, « un coup de pied au derrière judicieusement appliqué »³⁷, pour permettre la sortie, appelée aussi extase ou תרדמה, *tardemah*.

Quand nous serions secs comme des pierres, la grâce du Seigneur nous ferait encore germer jusqu'au ciel³⁸.

Sans ce mercure, appelé aussi améthyste, l'or ne pourrait jamais se séparer de la gangue qui l'enserme et qui l'ensevelit comme dans un tombeau³⁹.

³² *Ézéchiel* 37, 12 à 14.

³³ De la racine צר, *tsar*, en hébreu, liée au mot « Égypte » מצרים, *mitsraïm*.

³⁴ *Isaïe* 42, 5.

³⁵ E. d'Hooghvorst, *op.cit.*, p. 46.

³⁶ *Ibidem*, p. 18.

³⁷ Louis Cattiaux, *op.cit.*, XXV, 5.

³⁸ *Ibidem*, IX, 16'. « Encore », c'est-à-dire « à nouveau ».

³⁹ E. d'Hooghvorst, *op.cit.*, p. 45.

Une fois le tombeau ouvert, une fois le puits du désert descellé, tout le troupeau n'en bénéficie-t-il pas ? Même si un seul juste est l'élu, c'est toute une communauté qui bénéficie de cette bénédiction.

Circé devenue amante, délivre les compagnons qui bénéficient, sans la connaître, de l'œuvre de Philosophie, et tous passent leur temps à banqueter joyeusement avec les deux amants⁴⁰.

« Tu feras avec moi miséricorde et vérité »

Tant Rachi que le Midrache Rabba attirent l'attention sur ces deux mots : « miséricorde et vérité », en hébreu חסד, *hesed*, et אמת, *emet*. Lorsque la miséricorde est faite envers un mourant, elle est toujours liée à la vérité, y lit-on.

La littérature rabbinique enseigne que la miséricorde est la colonne de droite de l'arbre séphirothique, la clémence, le vent du sud, l'eau chaude qui provoque le dégel des eaux de la gauche, alors que la vérité correspond au fondement, יסוד, *yesod*, qui se situe dans la colonne du milieu. La miséricorde représente Abraham, et la vérité, sa fille. Nous subodorons dans ces deux mots un grand mystère qui nous dépasse, probablement aussi en lien avec la transmission.

Voici des passages bibliques qui pourraient le confirmer.

La miséricorde et la vérité préservent le roi⁴¹.

Le verbe נצר, *natsar*, « préserver », est lié à « bourgeon » et « descendance ».

Béni soit le Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, qui n'a pas refusé sa miséricorde et sa vérité à mon maître⁴² !

C'est l'exclamation du serviteur d'Abraham qui achève sa mission en trouvant une épouse pour Isaac. La descendance est donc, ici aussi, assurée.

Jonathan a dit à David : « N'est-ce pas que tu feras avec moi miséricorde du Seigneur et que je ne mourrai pas ? »⁴³. Le verbe hébreu qui traduit « je ne mourrai pas » est אמרת, *amout*, très proche du mot « vérité », אמת, *emet*, composé de la lettre de l'unité, a, et des deux lettres

⁴⁰ *Ibidem*, p. 70.

⁴¹ *Proverbes* 20, 28.

⁴² *Genèse* 24, 27.

⁴³ *I Samuel* 20, 14.

מת, *met*, « la mort ». La vérité est donc l'unité qui permet d'échapper à la séparation des parties, autrement dit à la mort.

Et le Verbe s'est fait chair et a habité en nous (...), Verbe plein de miséricorde et de vérité. (...) Car la loi a été donnée par Moïse, la miséricorde et la vérité sont venues par Jésus-Christ⁴⁴.

Conclusion

Tout le verset rappelle l'importance de la transmission. Si la chaîne se rompt, la vermine s'installe, le culte idolâtrique apparaît, l'enseignement prophétique devient muet et inaccessible, la sage meurt réellement aux yeux de certains, et son héritage disparaît, même si beaucoup de gens se réclament de ses restes.

Le verset de la Genèse pourrait donc être paraphrasé ainsi : « Deviens comme moi, mon fils ! Si tu fais avec moi miséricorde et vérité, mon témoignage ne restera pas enseveli en Égypte, chez ces gens à la nuque raide aimant ergoter sur des détails sans voir l'essentiel. Porte un nouveau témoignage à ceux qui entendent encore un peu, et offre une invitation au banquet de vie à tous ceux qui se montreront candidats ! »

Puisse la Providence nous aider à ne jamais transformer le texte d'un message prophétique en lettre morte, mais à en faire continuellement un Message Retrouvé !

Toute tradition religieuse ou philosophique suppose, pour demeurer vivante, la transmission du mystère qui en constitue le fondement. (...) Lorsque cette transmission s'éteint, la religion ou la philosophie qui la manifestait au-dehors dans le monde, se dessèche et meurt à son tour comme un arbre que nulle sève ne vivifie plus⁴⁵.

⁴⁴ Jean 1, 14 et 17.

⁴⁵ E. d'Hooghvorst, *op.cit.*, pp. 379-380.